

POL-P. GOSSIAUX
 Université de Liège

THÉORIES ET POSITIONS ACTUELLES
 IX
 EPISTÈMÉ DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
 ET ANTHROPOLOGIE

à A. Vandegans

L'histoire littéraire est née au XVI^e siècle de la prise de conscience d'un écart désormais sans remède entre l'ordre de l'Être ou de la Nature et celui de la *Res Literaria*. Jusqu'alors le réel et le langage étroitement impliqués dans un jeu de références mutuelles ordonnaient *ensemble* le domaine de l'Être et de la Liberté (1).

Les théories du *Dabar* hébreux et du *Logos* grec ont longtemps pesé sur l'*epistémé* entière de l'Occident. Les mots, signes naturels des choses étaient faits à leur ressemblance et recelaient dès lors la clef de leur essence (2).

Il appartient au langage de conférer aux choses leur réalité, bien plus que leur apparence ou leur structure intime. Et la littérature, l'ensemble des livres parlés ou écrits, loin d'apparaître comme le lieu de la « re-présentation » d'un monde existant sans elle était appelée à en révéler le sens ultime. Les livres « enveloppent » le monde écrit Fichet: ils sont « conglutinés, concaténés » au réel pour dévoiler les mystères qui l'enrobent « comme de multiples involucres » (3): « *liber...arcana revelans, obscura clarifians* » (4).

De même, les livres enveloppent l'homme dont ils transcrivent le savoir dans l'ordre de l'intemporel: le Monde Littéraire est à l'homme ce qu'est le « grand miroir du Monde » au microcosme: « *Microcosmo Megaloscopus hoc est Mundus literarum in Homine.* » (5)

(1) C'est sur cette opposition que repose l'Encyclopédie médiévale — celle de Vincent de Beauvais en particulier. Le domaine de l'Être s'étend à la Nature et à la Morale; le Livre engendre les Sciences et l'Histoire. (*Bibliotheca Mundi, in lim.*)

(2) Cfr. M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, P., 1968, Part. I; Pol-P. GOSSIAUX, *La critique à l'Age Classique. Essai sur ses définitions et ses fonctions*. Liège, 1969, (Stencyl), t. I pp. 52-226.

(3) A. FICHET, *Arcana studiorum omnium...* (1649); rééd. de Lambecius in *Prodomus historiae Literariae*, Leipzig et Francfort, 1710, f° 2.

(4) Lucas de PENNA, cit. par MADERUS, *De scriptis et bibliothecis antediluvianis*, 1668, p. 8.

(5) A. FICHET, *op. cit.*

C'est pourquoi, tout savoir s'élabore alors comme un exercice de lecture: l'Encyclopédie ce projet inscrit au plus profond du rêve de l'Occident, de Vincent de Beauvais à Alstedius, à Leibniz, se proposait de retrouver le contenu et la logique du monde en classant et en ordonnant le savoir dispersé dans les livres: ces « choses » que le langage avait arrachées au mystère.

Il ne pouvait y avoir d'histoire de la *res literaria*. Peu importe le temps et l'espace de la parole si son contenu est appelé à fonder, contre la nature elle-même — changeante et fugitive — la permanence du monde:

« L'ensemble des livres, écrit Richard de Bury, contient Dieu lui-même... C'est en eux que réside la nature des êtres célestes, terrestres et infernaux... Dans les livres, je retrouve vivants les morts; j'y vois le futur. Les guerres se règlent par les livres. Le droit de la paix naît d'eux. Tout se corrompt et se flétrit en ce monde temporel: Saturne ne cesse de dévorer ce qu'il engendre; il ferait périr toute la gloire du monde si Dieu n'avait procuré aux mortels le remède des livres... Le divin Boèce estime que les voies de la vérité sont triples: celle de la pensée, celle de la parole, celle de l'écrit. Mais la vérité de la parole meurt avec le son lui-même; la vérité de l'esprit n'est qu'une sagesse qui git dans l'obscurité tel un trésor invisible.

Les livres, seuls, sont dispensateurs de liberté... » (6)

Mais au XVI^e siècle, ce rapport des choses et des mots à la permanence s'inverse. La Nature, jusqu'alors insaisissable s'offre comme seule référence de l'Identique et la littérature est expulsée du domaine des essences pour retrouver celui du hasard et de la contingence.

Pétrarque, dès la fin du XIV^e siècle, oppose les livres de l'homme à Dieu et à son Univers, toujours identiques à eux-mêmes. Les « naturalistes », les physiciens confrontent le monde contradictoire de la parole à la logique du réel. Les philologues, mesurant plus que d'autres la précarité de l'aventure culturelle, devinent que le livre abandonne peu à peu son sens au temps et ne retrouve sa justification que par l'histoire, soit ailleurs que son contenu, les mots dont il est fait.

Une nouvelle séméiotique donne au soupçon qui pèse dès lors sur les « lettres humaines » sa référence théorique. Elle affirme, avec Arnobe et G. d'Occam, et contre le choix qu'avait posé l'Occident à la suite du *Cratyle*, que le langage est purement humain. Que les mots n'emportent rien de la mémoire et de l'essence des choses et qu'ils opèrent, au contraire, en isolant

(6) Richard DE BURY (ou d'Aungerville (1281-1345)), *Philobiblion* (parfois attribué à R. Holcoth) in *De bibliothecis nova accessio collectioni Maderianae adiuncta*, I. A. Schmidt; Amsterdam, 1703, pp. 6-9.

certains de leurs aspects (dissolvant les autres) selon les lois d'un code de pensée lui-même conventionnel. Que l'ordre du langage, loin de pouvoir constituer le paradigme de l'Être s'inscrit en marge de celui-ci et *contre* lui (7).

L'homme apparaissait dès lors comme totalement libre, et totalement responsable de son discours et de son écriture. Loin d'être « parlé » par le monde et de le révéler, il le parle, sans jamais pouvoir faire mieux selon le mot d'Aristote, que le représenter ou l'imiter.

Dès lors, s'instaure un double procès.

PROCÈS CRITIQUE tout d'abord et qui porte sur la légitimité même de la littérature. Pourquoi en effet la copie qui multiplie l'identique et le désagrège ? Pourquoi cette « violence » faite par l'art à la Nature (8) ? Pourquoi l'ordre de la représentation, de la singerie (9), puisqu'il est destiné à se fermer sur lui-même, dans l'enceinte de ses propres nécessités logiques et grammaticales pour constituer un monde de chimères et de folie. La critique littéraire classique, nous l'avons montré longuement ailleurs (10), tire souvent sa propre légitimité de la valeur même de ces questions qui, l'on ne saurait l'oublier, nourriront un jour, avec Jean-Jacques, une remise en cause radicale de la culture (civilisation) elle-même.

Car souvent, le procès se décide sur une condamnation sans appel de la parole et de l'écriture. Saint-Cyran rappellera, à la suite des Pères, que le langage dérive du péché et qu'il est à la fois le signe et l'agent de l'aliénation de l'homme, de son expulsion de l'ordre de la permanence.

PROCÈS HISTORIQUE ensuite qui interroge la raison d'être de la littérature et tend à la justifier. Puisqu'au regard de la Nature, identique à elle-même, le propre du langage est de s'inscrire dans le temps, d'être non répétitif, c'est le temps lui-même de l'écriture qu'il convient d'interroger pour l'investir de sens.

Cependant le temps classique diffère radicalement du nôtre et le concept nous en échappe encore presque complètement. Alors qu'aujourd'hui il est défini, semble-t-il, comme l'une des

(7) Cfr. parmi une multitude de textes, ARNAULD et NICOLE, *Logique*, Part. I, ch. 12 ; BOSSUET, *Logique*, Liv. I, ch. 3 ; LOCKE, *Essai philosophique*, Liv. III, ch. 2 ; LEIBNIZ, *Nouveaux essais*, Liv. III, ch. 2. Pour une discussion sur la possibilité même de la « convention » linguistique, cfr. FRAIN DU TREMBLAY, *Traité des Langues*, Amsterdam, 1709, ch. III, pp. 13-18. (Cfr. aussi notre *Critique à l'Age Classique*, t. I, pp. 73-100).

(8) Sur le concept de l'art conçu comme « violence » faite à la nature, cfr. notamment ANT. GOUDIN, *Philosophia Divi Thomae*, t. II, *Physica, Disput. II, Qu. I. art. III* (pp. 161 et sv.).

(9) Sur la science et la littérature, conçues comme « singerie », cfr. notamment R. FLUDD, *De naturae simia seu technica macrocosmi historia* (1617).

(10) GOSSIAUX, *op. cit.*

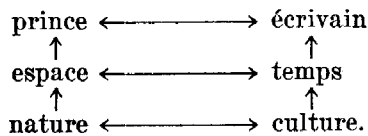
dimensions de l'espace impliquant celui-ci dans un sens irréversible, il est perçu alors comme sa mesure extérieure: une figure qui en représente le mouvement, sans l'atteindre en rien ⁽¹¹⁾.

Cette figure s'apparente à un damier dont les pions trouveraient leur analogue dans les actions et les produits de l'homme. S'il est clair que chaque pion pour occuper la case qui est actuellement la sienne n'a pu que traverser d'autres cases, dont le nombre est limité et la position déterminée, il est cependant indifférent de connaître ce parcours pour apprécier la valeur actuelle du pion et le rôle qu'il est en mesure de jouer.

Les premiers historiens de la *Res Literaria* conçoivent l'espace et le temps spécifiques de la culture comme le champ idéal d'un savoir *en-soi*, qui se constituerait parallèlement à celui de la nature, dont l'homme, par ses œuvres successives, serait appelé à investir les « cases ». L'analogie avec l'espace géographique est d'ailleurs explicite: de même que les Princes, par leurs conquêtes, annexent de nouveaux territoires à leur empire, occupant ainsi une nouvelle parcelle de la « Nature », l'écrivain par son écriture, investit de nouvelles parcelles du champ idéal du savoir, instaurant en marge de l'espace géographique un ordre nouveau destiné à le recouvrir un jour totalement.

Mylaeus, auteur d'une première ébauche d'*Historia Literaria Universalis* ⁽¹²⁾ (1551), conçoit celle-ci comme le reflet d'une « histoire des princes » et cela dans le prolongement d'une « Histoire du Savoir » qui doublerait une « Histoire de la Nature ».

L'écrivain est à la sagesse ce qu'est le prince à la nature: il est au temps ce que celui-ci est à l'espace, selon ce schéma:



Le but immédiat de l'histoire littéraire, précise encore Mylaeus, est de montrer les travaux des écrivains, de décrire les progrès et « accroissements » (*incrementa*) de la littérature, d'expliquer par quelles voies les œuvres se sont transmises au fil du temps. Et de chaque œuvre, il importera de montrer comment elle a « augmenté le savoir » ⁽¹³⁾.

Inutile de mesurer le tribut que doivent de tels impératifs à l'éthique humaniste, qui avec Pic de la Mirandole et G. Manetti, donnait à l'homme mission de parfaire l'œuvre de Dieu et de lui donner sens.

(11) GOUDIN, *op. cit.*, t. II, *Quaestio Tertia. De tempore.* (pp. 332-349).

(12) Cfr. *De scribenda universitatis rerum historia libri quinque* ..., Basle, I. Oporin, 1551, pp. 239 sq. « *Excursio ad historiam literaturae* » et 244 sq., Lib. V. « *qui est de literatura* ».

(13) *Op. cit.*, pp. 239-244.

Le but de l'histoire littéraire est dès sa naissance, de situer le « progrès » de l'homme dans l'ordre du savoir et donc de définir la spécificité de ses littératures par rapport aux invariants de la Nature. Mais le concept « temps » n'impliquant par lui-même aucune notion de progrès, elle se trouve alors incapable d'établir la moindre relation de sens entre le *temps* du livre et son contenu. Au contraire, la chronologie apparaît comme un système de *connotations* de l'écriture: un pur indice que le situe sur le damier imaginaire du temps. Le temps demeure, comme dit notamment Pierre Grégoire de Toulouse, *adijectum* à la chose qu'il situe: un ajout⁽¹⁴⁾.

L'« histoire » accumulera donc à côté de l'œuvre tous les signes du temps qui la situent, sans l'atteindre vraiment ni la signifier: faits historiques, économie, traités de paix ou de guerre, inventions, voyages, etc. Le *Prodomus Historiae Literariae*⁽¹⁵⁾ de Lambecius illustre pareille impuissance. Dans les *Prolegomena* de son œuvre, Lambecius définit ainsi la tâche de l'Histoire littéraire: « montrer par qui, quand et comment la littérature a été inventée, augmentée et renouvelée au cours des temps » et cela « à travers les innombrables transmigrations des peuples et les incessantes calamités qui frappent le genre humain »⁽¹⁶⁾. Mais son *Prodomus*, première tentative pour réaliser ce projet n'est qu'une vaste « chronographie » qui distribue confusément, sur chacun des degrés du temps, faits politiques, économiques, culturels et littéraires. Le rapport chronologique n'acquiert jamais de sens étiologique. Il est le signe de la coïncidence et de la connotation: les faits occupent la même « case » du damier — sans plus⁽¹⁷⁾.

Comment s'étonner dès lors de voir Fabricius, au début du XVIII^e siècle, assimiler la *via chronologica* (méthode chronologique) de Lambecius à une simple méthode classificatoire, parmi d'autres tout aussi valables, dont la *taxis* est pourtant étrangère au temps: classements géographique, logique ou « classique » (répartition des œuvres selon la « classe » des sciences à laquelle elles appartiennent) et même alphabétique⁽¹⁸⁾.

(14) *Syntaxeon artis mirabilis*. Cologne, 1610, t. II, Lib. XX, cap. IV *De arte scribendae historiae*, pp. 201 sq.

(15) Publié en 1659, continué en partie par H. CONRINGIUS (*De scriptoribus XVI post C. N.* (1662)), il sera réédité en 1710 par J. A. Fabricius.

(16) *Prodomus ... reed.* Fabricius, Leipzig-Francfort, 1710, pp. iii-iv.

(17) L'Histoire littéraire du X^e siècle, par exemple, aurait été composée « d'une notice sur les Empereurs de l'Empire germanique, de l'Histoire du concile de Constance, d'une dissertation sur l'invention de l'imprimerie, de l'histoire de la fin de l'empire romain d'Orient, d'une dissertation sur la découverte de l'Amérique, d'une *recensio* des Pontifes, de plusieurs dissertations sur la constitution de nouveaux ordres religieux et enfin d'une *recensio* des Ecrivains: Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes, Historiens, Orateurs, Poètes. Le tout se clôturait sur une Dissertation relative aux Académies et aux Ecoles célèbres de l'Epoque. (*Prodomus*, pp. 275-280).

(18) *Praefatio au Polyhistor Literarius, Philosophicus et practicus* de D.G. MORHOF (ed. 4a, Lubeck, 1747, t. I, f° 2).

En général, le terme *Historia* appliqué à la littérature ne diffère pas dans son extension sémantique de celui que comporte l'expression *Historia Naturalis* telle que l'entendait l'Age Classique à la suite d'Aristote et de Pline: « relation de... », « description de... ». L'Histoire Naturelle s'est longtemps imposée à l'Histoire Littéraire comme référence épistémologique et modèle méthodologique. L'identification du temps à une figure de l'espace tendait en effet à réduire la spécificité de la culture qui n'avait précisément pu s'affirmer que par son appartenance à un ordre *différent* (celui du temps non-répétitif) de celui de la Nature, immuable. Or, le propos de l'Histoire Naturelle fut, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, d'« observer, de décrire, de classer (et aussi de nommer⁽¹⁹⁾) les « ouvrages de la Nature »⁽²⁰⁾.

Ce fut la tentation constante de l'Histoire Littéraire classique de s'enfermer dans ce rêve purement classificatoire, dont l'expression fut d'ailleurs l'immense projet de ce qu'on appelait la *Bibliothèque Universelle*⁽²¹⁾ — catalogue systématique de tous les livres du monde — et qui fut réalisé partiellement pour la première fois par Conrad Gesner, l'un des créateurs de la taxonomie botanique et zoologique⁽²²⁾.

Il nous semble légitime d'affirmer que l'Histoire Littéraire a toujours postulé, quoique souvent inconsciemment, l'existence d'une analogie entre les espèces animales et botaniques et les « espèces littéraires ».

C'est pourquoi l'on admit sans grande discussion à la fin du XIXe siècle l'identification opérée par Brunetière des « genres » aux espèces animales⁽²³⁾. Le rapport de la Nature et de la Littérature au temps s'était, il est vrai, inversé depuis.

*
**

L'absence d'une étiologie systématique du fait culturel n'explique pas seule l'impuissance à laquelle fut longtemps réduite

(19) Cfr. Ch. LINNÉ, *Système de la Nature. Classe première. Du règne animal*. Bruxelles, Lemaire, 1793, p. 7.

(20) Cfr. BUFFON, *Discours de la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle (Oeuvres complètes)*, P., Garnier, s.d., t. I, pp. 1-32.

(21) Ce rêve formulé dès 1350 par Guillaume de Pastrengo anima l'érudition et l'encyclopédie classiques, jusqu'en plein XVIIIe siècle. Il est au cœur de l'œuvre de Leibniz et justifie les tentatives de Baillet et de Morhof. Il hante R. Savonarola (1699), Marucelli (1713) et Crenius. En 1738 encore, le P. Réneaulme conçoit le *Projet d'une Bibliothèque Universelle* dont l'objet était la totalité de la littérature (sciences et belles-lettres) de tous les temps et de tous les pays, orale ou écrite, manuscrite ou imprimée, existante ou perdue. (Sur la « Bibliothèque » classique, cfr. notre *Critique*, pp. 143-160, 236-322, 515-532, 554-559).

(22) Cfr. *Bibliotheca Universalis, sive catalogus omnium scriptorum* (1545) suivie des *Pandectorum sive partitionum universalium libri xvi*. (1548).

(23) L'on se souvient aussi que Sainte-Beuve rêvait d'une « histoire naturelle des esprits » et qu'il postulait une analogie entre les « familles d'esprits » et les espèces des sciences naturelles.

l'Historia Literaria. La surface même de l'objet qu'elle se proposait d'investir rebutait toute mesure et ne pouvait que la paralyser. Elle fut donc contrainte d'opérer certains découpages. Et d'en réduire la superficie. Les choix qu'elle admit alors empiriquement constituèrent, lorsqu'elle sut les justifier, les principes mêmes de son épistémologie — et cela jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Ils portent sur trois concepts: a) l'étendue de la *mathesis* littéraire b) le temps et c) l'espace de la littérature.

Nous les examinerons schématiquement.

a) *Le Champ littéraire*

Au delà des innombrables taxonomies qu'élaborent, du XVe au XVIIIe siècle, philosophes, encyclopédistes et théologiens, la *mathesis* classique reste dominée par une opposition:

DIEU	HOMME
Nature	Culture
Espace	Temps
Lois	Hasard <i>et/ou</i> Liberté.

qui impose comme le rappelle Buffon, une distribution du savoir « en deux grandes classes: L'Histoire Civile et l'Histoire Naturelle » (24).

Dès le départ, on l'a vu avec Mylaeus (et l'on pourrait citer aussi Neander (25)), l'histoire littéraire étend son objet à l'Histoire civile tout entière. Il est vrai qu'elle exclut de l'enceinte de celle-ci l'Histoire des princes qui, parce qu'elle s'articulait dans l'espace, semblait « prolonger » l'Histoire Naturelle.

Mais avec Bacon, celle-ci bascule à son tour dans le temps et dès lors l'histoire littéraire ne fut plus définie que comme une *partie* de l'Histoire Civile. Cependant, comme son objet demeurait pensé dans le rapport que l'écriture entretenait avec la nature, l'histoire littéraire ne pouvait que s'étendre aussi aux sciences naturelles — dont l'instance était également l'écriture.

En se proposant, avec Bacon, de décrire les variations du savoir humain, elle s'apparentait donc à un vaste projet d'anthropologie générale (26).

A côté de la classification *Histoire Naturelle / Histoire Civile*, les philologues proposent eux, une taxonomie proprement épistémologique qui ordonne les sciences et les arts en:

(24) *Op. cit.*, p. 14.

(25) M. Neander proposa en 1558 un *Plan d'Histoire Littéraire Universelle* que Lambecius reproduira, partiellement, en tête de son *Prodomus*.

(26) *Le progrès et avancement aux Sciences divines et humaines...* traduit en français par A. Maugars, P., Billaine, 1624, pp. 194-197.

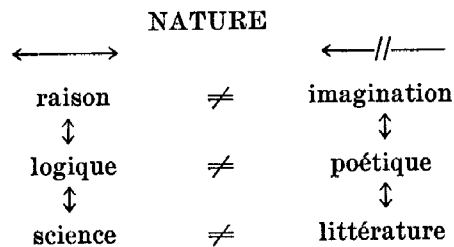
- I. *Doctrinae verborum* (sciences des mots), comprenant selon Vossius: la grammaire, la poétique et la rhétorique.
- II. *Doctrinae rerum* (sciences des choses), réparties selon leur dépendance
- à la mémoire (histoire civile et naturelle)
 - à l'imagination (poésie)
 - à la raison (philosophie, sciences)
 - à la révélation (théologie) ⁽²⁷⁾.

Cette taxonomie postulait donc que chacun des domaines du savoir (y compris la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles) était régi par une grammaire, une poétique et une rhétorique spécifiques. Que toute science était donc, à la lettre, « littérature ». Or, la « grammaire » des sciences de la seconde moitié du XVII^e siècle — et peut-être faudrait-il évoquer le poids de l'invention des langages algorythmiques de l'algèbre et de la géométrie — tendait à annuler le rapport spécifique des sciences dépendant de la raison et de la révélation, à leur propre langage. La dimension « littéraire » de chaque science se dissolvait ainsi dans la transparence d'un langage réduit idéalement à un code d'algorythmes ⁽²⁸⁾.

Au contraire, le propre des « sciences » (poésie, histoire) de l'imagination et de la mémoire semblait résider dans leur impuissance à se constituer en dehors des lois régies par les *scientiae verborum* (grammaire, rhétorique, poétique), ailleurs que dans l'articulation de ce qui au regard du langage annulé des « savants » apparaissait clairement comme un sur-langage.

Toutes les sciences relevant de la classe de l'*Histoire Naturelle* (de la première taxonomie) furent donc expulsées du domaine de la littérature « proprement dite » qui fut dès lors confinée dans le canton de la poésie et des « belles-lettres ».

Dès lors, la classification *Histoire Naturelle / Histoire Civile* peut être recouverte par ce schéma binaire:



(27) Cfr. *De quatuor artibus popularibus. De Philologia et scientiis mathematicis...* Amsterdam, Blaeu, 1660, p. 4.

(28) Cfr. notre *Critique...*, t. I, pp. 73-100.

La « science » va être appelée à fonder seule l'ordre du savoir, tandis que la poésie, les « belles-lettres » vont se refermer sur elles-mêmes dans la nécessité de leur poétique, en dehors de tout savoir, de toute relation *sérieuse* avec la Nature puisque son instrument (l'imagination) apparaît alors comme l'instance même de la trahison au réel ⁽²⁹⁾.

Il est clair que cette distribution binaire n'est pas entièrement arbitraire. Elle s'appuie sur une analyse des catégories de la conscience qui semblait alors irréductible, et à laquelle l'esthétique naissante offre bientôt une théorie de références nouvelle. Ainsi, selon Dubos et d'autres, les « Belles-Lettres » tirent leur spécificité de leur relation privilégiée avec les sens. Elles organisent l'espace de l'émotion et du plaisir, non celui du savoir comme tel ⁽³⁰⁾. Elles s'opposent, par leur langage à l'algorithme de la science; et leurs thèmes ne coïncident pas avec ceux de l'Être, objet du savoir proprement dit. Elles s'inscrivent dans l'orbite du beau, individuel et arbitraire ⁽³¹⁾.

Mais si l'Histoire Littéraire choisit de restreindre son domaine à la seule clôture des « Belles-Lettres » c'est moins en raison de la valeur intrinsèque des critères qui opposent celles-ci aux sciences qu'en fonction des choix politiques que ses engagements pédagogiques l'avaient contrainte à poser.

L'Histoire Littéraire fut, en effet, très rapidement accaparée par l'École, au sein de l'ancien *trivium* médiéval. L'Oratoire notamment, et l'Ordre des Jésuites en font le substrat de leur pédagogie. Or, — elle ne s'en cache pas — l'École de l'Ancien Régime fonctionne *pour* le régime. Elle écarte donc systématiquement du « corps enseigné » tout un savoir, toute une philosophie qui entraîne avec elle des éléments critiques de plus en plus nombreux contre les institutions établies. Et s'appuyant sur une distinction prônée autrefois par les mondains entre « les sciences où peut s'appliquer un honnête homme » et celles auxquelles il ne saurait s'intéresser sans déroger ⁽³²⁾, elle privilégie systématiquement l'étude des Belles-Lettres dont elle décrète qu'elles peuvent seules former de véritables hommes d'état, de bons citoyens et de bons chrétiens ⁽³³⁾.

(29) Cfr. notamment MALEBRANCHE, *Recherche de la Vérité*, Liv. II, spéc. la « conclusion » (éd. de Paris, 1772, t. I, p. 430).

(30) Cfr. *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture*, Liv. I et III.

(31) L'esthétique intellectualiste — celle de Crousaz et d'André — n'admet évidemment pas que le Beau soit arbitraire. Mais en l'identifiant, comme elle le fait, à une catégorie du Vrai, elle nie la spécificité d'une catégorie « esthétique » au sein du savoir. Jusqu'en 1750 en effet, de nombreux philosophes refuseront toute validité sérieuse à la distinction « Sciences/Arts » (cfr. notamment J. COCHET, *La Clef des Sciences et des Beaux Arts*, 1750).

(32) Cfr. par exemple l'œuvre de SAINT-EVREMONT intitulée: *Jugement sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme* (*Oeuvres*, Amst., 1739, t. I).

(33) Cfr. surtout ROLLIN, *De la manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres*. « Discours préliminaire ». (Ed. Paris, Estienne, 1765, t. I, pp. xxxvii-civ).

Parce qu'elle a fondé le plus sûr principe de sa légitimité sur ses performances pédagogiques, l'histoire littéraire n'a jamais su remettre sérieusement en question les choix que le XVIII^e siècle avait posés pour elle. Elle se trouve dès lors engagée dans d'étranges apories. Ainsi, lorsqu'à la suite de Lanson, elle tentait de rejoindre son espace originel et que des voix se furent élevées contre son « historicisme » pour clamer que « des études littéraires dignes de ce nom devraient chercher avant tout le Beau » « afin de développer le goût littéraire » de l'étudiant⁽³⁴⁾, elle ne put qu'admettre la validité de ces axiomes — tout en ne défendant plus l'histoire que comme une propédeutique du Goût⁽³⁵⁾.

Sans vouloir interroger ici la valeur de ces choix⁽³⁶⁾, il semble évident qu'en réduisant son objet aux seules « Belles-Lettres », expulsant de son domaine la littérature scientifique et philosophique, elle se privait de ce qui, aux yeux de ses fondateurs, était sa raison d'être profonde. De plus, en opposant catégoriquement la « science » et la « belle littérature », elle se plaçait dans l'impossibilité de saisir les lois, d'expérimenter les grandes structures logiques et psychologiques, conscientes ou inconscientes, qui les organisent toutes deux au sein d'un même système culturel. Elle va situer la littérature « non littéraire » dans un rapport analogue à celui qu'elle avait autrefois instauré entre le Savoir et les institutions ou les codes non-linguistiques (politiques, juridiques, économiques, etc.) soit dans une relation de *connotation*, souvent arbitraire: loin d'être les harmoniques d'une même culture, savants et poètes ne se retrouvent plus que dans le hasard du même instant.

espace

Pour les fondateurs de l'histoire littéraire, le champ de la littérature était celui du savoir universel: il coïncidait donc avec l'espace de l'homme lui-même. Mais en réalité, lorsqu'ils instaurèrent l'*Historia Literaria Universalis*, le domaine en demeurait borné aux frontières de l'Occident — avec de rares ouvertures sur l'Islam.

En deux siècles, la superficie du monde, éclatée, donne la mesure authentique de la géographie du savoir. Malgré les réti-

(34) M. FAY, cit. par Ph. VAN TIEGHEM, *Tendances Nouvelles en Histoire Littéraire*, P., 1930, pp. 16 et 17.

(35) D. MORNET, cit. dans le même ouvrage, pp. 19-20. Cfr. aussi A. ADAM, « Qu'est-ce que l'Histoire Littéraire » in *Rev. Éns. Sup.*, 1959, I, pp. 31-38 et spéc. 33: « l'objet véritable de son étude est d'atteindre, de dégager, de faire éclater la beauté des chefs d'œuvre du passé ».

(36) A. VANDEGANS s'interroge pourtant sur la possibilité pour l'histoire littéraire de rencontrer jamais les catégories du jugement esthétique. (*Problèmes et Méthodes de l'Histoire Littéraire*. Colloque 18 nov. 1972, P., A. Colin, 1974, pp. 23-24).

cences que codifie son racisme latent ⁽³⁷⁾, l'Occident ne put bientôt qu'admettre l'existence et reconnaître la valeur des cultures et des littératures arabe, copte, syriaque, perse, hindoue et chinoise, sans pouvoir les intégrer à son ordre culturel.

Dès le début du XVIII^e s., le projet d'une Histoire Universelle ne fut plus qu'une métaphore de la chimère: elle est à l'anthropologie ce qu'est le mouvement perpétuel à la dynamique. L'espace, à peine découvert, se fragmente dans la logique — et l'illogisme — des différences culturelles.

Le concept d'« aire culturelle » s'impose d'autant plus aisément au XVIII^e s., qu'il rejoint les notions de pays, de nation et de peuple auxquelles les *Bibliothèques* référaient leur taxonomie dès la seconde moitié du XVI^e siècle.

Bientôt les provinces, les villes, les écoles, les académies s'inscriront dans cette topographie lacérée, comme autant de lieux uniques du savoir dont l'isolement suffit seul à en fonder la spécificité. L'homme lui-même, l'*inventor* de Polydore Virgile, le plus petit espace géographique que séparent ces divisions progressives, retrouve dans l'erre lointaine de Plutarque, sa qualité de *faber* d'histoire.

La *Biographie* qui succède à l'« Eloge de l'Homme Illustre » ⁽³⁸⁾, devient dès la fin du XVII^e s., en même temps qu'un instrument critique, le lieu privilégié de l'élaboration de l'histoire.

Pour les classiques, la coïncidence que révèle le décalque des frontières politiques et culturelles relevait d'une axiomatique dite des « causes morales »: la nature des institutions politiques, leur fonctionnement, la personnalité des hommes publics, leurs volontés et leurs passions réglaient le rythme de la paix et de la guerre, de la « grandeur » et de la décadence, et commandaient aussi le flux et le reflux des cultures.

Une telle axiomatique ne rencontrait cependant pas toutes les divisions géographiques investies d'une valeur de signe — celle du Sacré et du Religieux, par exemple ⁽³⁹⁾. Elle fut donc relayée par une théorie plus générale qui soumettait les « causes morales » elle-mêmes à un déterminisme radical. Car depuis longtemps, l'espace géographique n'était plus innocent.

(37) Cfr. notre « Image des religions noires dans la littérature occidentale classique (1530-1730) » in *Rev. Universitaire du Burundi*, vol. I, t. I (1972-73); n° 1, pp. 9-43, n° 2, pp. 83-103, n° 3/4, pp. 219-244.

(38) La constitution de la *biographie littéraire*, comme genre « scientifique » remonte à la fin du XVII^e s., avec A. Baillet et Ellies du Pin. Selon ce dernier, la vie d'un auteur, son caractère, ses mœurs doivent moins éclairer son œuvre qu'en autoriser l'appréciation (*Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques*, 2^e éd. 1690, 2^e part., pp. 9-11).

(39) Cfr. notam. sur cette question: BREREWOOD, *Enquiries of the Religions professed in the World* (1625) in *Purchas his pilgrimes*, éd. de 1905, t. I. (Cfr. notre « Image de religions noires... », *loc. cit.*, pp. 18-20).

La théorie des climats, dominée par l'ancienne physique des qualités en proposait un codage précis. La séméiotique du froid et du chaud, du sec et de l'humide, celle de leurs gradations et de leurs variations imposait une théorie des races, des religions, des langues et des cultures — tout en les soumettant à une hiérarchie précise. Comme la caractériologie classique dérivait de la même physique et que, selon Huarte⁽⁴⁰⁾, le génie propre de chacun dépendait de la qualité (sec, chaud, etc.) des substances dominantes de son cerveau et de ses humeurs, l'homme, tel une plante où se condense la chimie précise de son espace, est totalement dominé par son climat et la « qualité de l'air ambiant ». La culture est un fruit dont l'analyse récupère, au delà de la plante qui le produit, l'histoire du sol où celle-ci croît.

La théorie des climats⁽⁴¹⁾ qui se donnait comme une axiomatique universelle des différences culturelles s'affirmait également comme une géologie des possibles. Car elle permettait de réduire l'histoire, la genèse de nouvelles structures socio-culturelles aux lois immuables d'un système mécanique.

Le concept climatérique appartient au discours collectif de l'âge classique et il est inutile d'en évoquer ici les multiples expressions — qui dérivent d'ailleurs des postulats de la médecine (Hippocrate et Galien) et de la magie anciennes⁽⁴²⁾. Il ne fut systématiquement appliqué à la littérature, comme critère opératoire, que lors de la Querelle des Anciens et des Modernes où avec Fontenelle notamment, il servit clairement à caractériser et à opposer sinon deux types de cultures, deux synthèses désormais inconciliables de savoir et d'écriture. L'abbé Dubos en tire bientôt une philosophie de la production littéraire et artistique et une caractériologie du génie⁽⁴³⁾. Bien qu'il fût constamment refusé par la métaphysique de la liberté (« les causes morales »), ce concept dont la validité parut renforcée par le transformisme de Maillet, Lamarck et Darwin, inspire la plupart des synthèses

(40) Cfr. son *Examen des Esprits propres et naiz aux Sciences. Où est démontrée la différence des graces et habiletez qui se trouvent aux hommes et à quel genre de lettres est convenable l'esprit de chacun...* notam. le chap. 5: « Où est démontré que de trois qualitez, chaleur, humidité et siccité, proviennent toutes les différences d'esprits de l'homme. » (Ed. de P., M. Somnius, 1598, f° 32 et sv.) Ce texte a connu trois traductions différentes au XVIIe s. qui ont toutes été rééditées plusieurs fois. Dubos s'en inspire très visiblement.

(41) J. Bodin établit une analogie étroite entre la structure du corps humain et la distribution (et la signification) des climats: « tout ainsi que la partie droicte de l'homme est plus robuste que la gauche; de mesme aussi les peuples Septentrionaux sont plus robustes que ceux qui demeurent aux régions Méridionales » etc. etc. (*Theatre de la Nature Universelle*, Liv. V. sect. 10; Lyon, 1597, pp. 902-910). L'on voit donc que pour lui, les climats sont régis par la logique de l'analogie, alors que pour Dubos, ils le sont par le hasard pur.

(42) Elle n'est d'ailleurs pas spécifique de l'Occident: des sorciers *bantu* nous en ont redit la théorie.

(43) Cfr. ses *Réflexions critiques*, t. II, sect. 13 à 20 (pp. 154-339 de l'éd. de 1775).

significatives que l'Histoire Littéraire élabore, du XVIIIe à la fin du XIXe s. : celles de Lessing, de Herder, de Mme de Staël, de Taine et de Brunetière.

Paradoxalement, c'est au moment même où Ratzel et Vidal de la Blache en affinent la théorie et cherchent à en mesurer d'une manière précise l'incidence vraie sur la totalité des cultures connues à l'époque, que l'histoire littéraire l'éjecte brutalement de sa propre axiomatique. Le dogmatisme de Taine n'y fut point étranger. Le fait également que les sciences humaines se référaient plus volontiers aux modèles organiques et entropiques de la biologie qu'au vieux modèle mécaniste sur lequel opérait la théorie des climats. Mais la véritable raison de cette expulsion tient — comme nous le dirons encore — dans la problématique même du fait littéraire, qui opposait son intimité, son unicité à une explication qui prétendait la soumettre à la même pesanteur.

temps

Au moment même où il impose sa sémiotique de l'espace, le XVIIIe s. cesse de penser le temps comme simple système classificatoire du fait culturel et l'institue à son tour en code et en étiologie.

La géologie, dont on n'a peut-être pas assez souligné le rôle dans l'évolution de l'*epistémé* occidentale, libère la pensée du carcan de la chronologie biblique. Par ailleurs, les conclusions de la métaphysique sensualiste et celles de la philosophie du droit naturel (Hobbes, Grotius, Pufendorf) vident de son sens le dogme — biblique et cartésien à la fois — selon lequel l'homme, quoique aliéné par le péché originel, possède dès sa naissance les instruments universels et immédiats de sa *culture*. L'anthropologie gassendiste et lockienne propose un schéma génétique de l'homme qui découvre son essence dans la capitalisation progressive de ses expériences. L'homme n'est pas, il devient. Ce modèle, applicable à l'individu sera transféré au *phylum* : l'humanité se constitue progressivement, dans l'élaboration de sa culture et de son langage. L'histoire de son écart, loin de la nature, est celle de l'enfance, de l'adolescence, de la maturité — et ajoutera plus tard Spengler, de la mort. A chacun de ces stades, l'humanité maîtrise de nouvelles facultés, constitue des institutions et des codes nouveaux. Le présent n'a d'autre sens que son passé et son futur. La genèse explique la structure et la structure reproduit la genèse :

« La nature des choses n'est rien d'autre que leur apparition à un moment et dans des circonstances bien déterminées ; tant que persiste cette détermination, les choses naissent de la même façon et point d'une autre.

Les propriétés essentielles des choses résultent des circonstances où elles sont nées; de sorte que ces propriétés peuvent nous assurer que telle fut bien la nature ou l'origine des choses. » (44)

Cette axiomatique du devenir est formulée dès 1726 par J.B. Vico dont la *Scienza Nuova* transcrit la problématique des rapports de la nature et de la culture, du langage et de la littérature sur un modèle qui finit par s'identifier à l'épistémé même de l'Occident.

La « faiblesse » du système de Vico résidait dans sa théorie du principe même du devenir. L'on sait qu'il persistait à l'identifier à la Providence.

Mais la théorie des climats — telle que la pensent alors Dubos et Montesquieu — qui propose une tout autre axiomatique de la Nécessité pouvait fort bien apparaître comme le substitut épistémologique de la Providence elle-même. Lorsqu'à la suite de Lamarck et de Darwin, il parut évident qu'elle soumettait également le devenir animal et végétal, elle put en effet opérer comme principe de la distribution de l'espace et de celle du devenir.

Théorie du temps et théorie de l'espace s'associaient donc étroitement pour proposer la même étiologie du fait culturel. C'est pourquoi l'histoire littéraire, rendant plus étroite encore l'analogie qu'elle avait établie entre les espèces naturelles et les « espèces » littéraires (thèmes, genres) ne put y échapper — comme nous le soulignons plus haut.

Le déterminisme de Taine et de Brunetière soumet toutes les variables d'une même culture ou d'une même époque à un même schéma; réduit toutes les individualités à un même modèle. Tout découle d'une formule *climat/temps* correctement posée et tout y renvoie: « tout s'y tient — écrit Taine, de la « civilisation » anglaise — quelques puissances et quelques circonstances primitives ont produit le reste, et il n'y a qu'à suivre leur action continue pour comprendre la nation et son histoire, son passé et son présent » (45).

A la limite, les « manifestations » de la culture, ses multiples variantes apparaissent ici à la fois comme *nécessaires* et *insignifiantes*. Les œuvres soumises au même déterminisme, obéissant

(44) G. VICO, *La Science Nouvelle*, (éd. 1744) Liv. I, sect. 2, pp. 147-8. (trad. A. Doubine, P., Nagel, 1953, p. 66). Il faut relever dès lors, combien retrouvait de sens dans la *Scienza Nuova*, l'Histoire Littéraire (que Vico nomme « philologie »). Loin d'être comme le voulaient les cartésiens, l'érudition des paroles inutiles, elle devenait l'une des instances privilégiées d'une anthropologie générale. Le sens de l'homme n'était plus de retrouver l'essence de la vérité en s'isolant dans un acte de conscience pure qui exclut toute référence au savoir mais de penser sa culture et son histoire.

(45) *Histoire de la littérature anglaise*, 2^e éd., P., Hachette, 1866, t. IV, pp. 424-425.

aux mêmes lois ne font que se répéter tout en annulant mutuellement le sens de leurs différences.

Les faits culturels et littéraires sont donc restitués par ce système à l'ordre du répétitif — renvoient en réalité à une théorie de la nature.

Et si cette histoire (celle de Taine) n'avait admis de multiples concessions à la théorie des « causes morales », à une vague psychologie « hégélienne » (?) de la conscience et plus encore à l'anecdote pure, elle eût été dans l'impossibilité de se constituer elle-même puisque paradoxalement, son axiomatique l'entraînait à nier la spécificité même de son objet.

L'histoire littéraire s'était, en effet constituée à la Renaissance, de la prise de conscience de l'écart irréversible qui séparait l'ordre du répétitif — celui de la nature — et celui de la culture.

Tout savoir qui opère sur des modèles ou des lois qui tendent à fonder l'identique, à dissoudre les variables ne peut que se heurter un jour au problème de la *différence*, de la *variation*, de l'unique.

Ce fut le mérite réel de G. Lanson d'affirmer, contre Taine et Brunetière — et bientôt Durkheim — que les faits littéraires et les faits naturels ne pouvaient être expérimentés par des modèles explicatifs semblables puisque les « individus » des espèces naturelles se caractérisent par leur référence à une même identité tandis que les « produits » des genres se spécifient par leur dissemblance :

« Il ne faut pas perdre de vue deux choses écrit-il l'histoire littéraire a pour objet la description des individualités ; elle a pour base des intuitions individuelles. Il s'agit d'atteindre non pas une espèce, mais Corneille, mais Hugo : et on les atteint, non pas par des expériences ou des procédés que chacun peut répéter et qui fournissent à tous des résultats invariables, mais par l'application de facultés qui, variables d'homme à homme, fournissent des résultats nécessairement relatifs et incertains. Ni l'objet, ni les moyens de la connaissance littéraire ne sont, dans la rigueur du mot, scientifiques. » (46)

En réalité, on l'a vu par tout ce qui précède, l'Histoire Littéraire ne s'est jamais proposé de décrire des individualités — sinon accidentellement, et sous le poids d'impératifs purement pratiques. Mais il est clair que, dans la culture occidentale (car cela ne serait plus vrai de nombreuses autres sociétés où le poète n'a

(46) *Histoire de la Littérature Française*, « Avant-Propos » (19e éd., P., Hachette, s.d., pp. vii-viii). Sur Lanson, cfr. P. CLARAC, « Sur G. Lanson », *Rev. Hist. Lit. France*, mars 1967, pp. 68-78 et J. POMMIER, « G. Lanson » in *Dialogues avec le passé*, P., Nizet, 1967, pp. 376-395.

pas plus à transférer son *moi* dans son œuvre que le forgeron dans la hache qu'il fabrique), où l'écriture relève *aussi* de l'instance individuelle, l'histoire littéraire ne peut pas ne pas rencontrer un jour « des individualités ».

Lanson ne pouvait admettre cependant que l'œuvre fût exclusivement individuelle, car il était trop clair qu'elle n'existait pas à la manière d'une substance intemporelle, mais il réduit le champ de ses déterminations à la *biographie* et aux « sources ». Il réfère ensuite la création à un modèle arithmétique: l'œuvre « individuelle » se constitue dans l'*addition* de déterminations biographiques et littéraires et d'un *tertium quid* qui ne peut être rapporté à rien et qui est proprement sa « part originale », marque du « génie » de son « auteur » (47).

Il est clair que le problème de la « différence » se pose toujours par référence à un « même », une série d'invariants. Dès lors, l'étude des sources qui s'affirme comme les signes du « même » demeure l'une des tâches indispensables de la propédeutique. Mais le modèle purement arithmétique des relations *sources + originalité* conduit logiquement à un dilemme insurmontable. Ou les « sources » (littéraires ou biographiques) sont admises comme des « éléments étrangers » à l'œuvre et alors il faut s'empresse de les expulser dès qu'elles sont repérées et se livrer à la pure « dégustation » des « résidus » (48). Mais que devient alors le postulat historique? et à quoi bon ces recensements de scories? Ou les « sources » ne sont pas des « éléments étrangers »: il n'est plus permis dès lors de postuler que la « différence », l'originalité réside dans la portion soustraite des déterminations. Mais où réside-t-elle alors, sinon dans le « même »?

Il est impossible de maintenir la problématique du « même » et de la différence dans les schémas purement mécanistes de Lanson sans la dissoudre aussitôt ou la rendre absurde. *Les sources sont des signes et non des matériaux.*

Du reste, les disciples immédiats de Lanson (Mornet) en opérant ces « dénombrements entiers » de sources et d'influences que réclamait impérieusement l'ascèse du maître, vont retrouver tout naturellement le dilemme dans lequel celui-ci s'était enfermé. Car il apparaissait clairement que les « individualités », ressaisies dans les réseaux des idées, des formes, des mythes et des rites qu'elles prétendaient transcrire, se désintégraient totalement comme telles. Mieux: l'enquête révélait de bizarres connivences. Des écrivains qui, tout en appartenant au même espace

(47) Cfr. *Hist. Lit. Française: loc. cit.* « tous les moyens de déterminer l'œuvre étant épuisés... il reste souvent quelque chose que nulle de ces explications, que nulle de ces causes ne détermine et c'est précisément dans ce *résidu* indéterminé, inexplicable qu'est l'originalité supérieure de l'œuvre. »

(48) Nous utilisons le langage de Lanson lui-même. Cfr. aussi P. CLARAC, *op. cit.*, p. 75.

culturel, ne pouvaient ni se connaître ni se lire, inventaient soudain les mêmes problèmes ou les mêmes situations, les appréhendaient selon les mêmes concepts — en termes parfois identiques⁽⁴⁹⁾. L'histoire littéraire retrouvait ainsi l'un des vieux « thèmes » de l'histoire des sciences et des arts: celui du parallélisme de l'invention des lois, des pratiques et des techniques.

Tout se passait comme si chaque époque se référait à une sorte de « réservoir de concepts » commun: il était trop clair qu'il existait des manières de penser, de sentir et d'inventer collectives — qui devaient bien se référer à des organisations profondes et dont le réseau devait pouvoir se prêter à l'expérimentation de modèles.

Taine, ou plutôt toute l'ancienne *Historia Literaria* avait raison contre Lanson. L'histoire littéraire redevint donc celle d'un discours collectif. Elle ne devait plus aller de la « littérature » aux « auteurs » mais des écrivains à la littérature, et de l'écriture à la société: « pas l'homme, jamais l'homme, les sociétés humaines, les groupes organisés » s'écrie Febvre. Et Mornet lui-même consentait à avouer que l'idéal — inaccessible — demeurerait une « histoire littéraire mondiale » voire une « histoire de la civilisation » elle-même⁽⁵⁰⁾.

Sous le terme de « génération », elle récupère les anciens concepts de « siècle » (Dubos, Voltaire), de milieu/moment (Lessing, Staël, Taine)⁽⁵¹⁾, qu'elle prive cependant de toute valeur opératoire sérieuse (l'expérience de Taine a valeur d'exorcisme). Mais, au sein de ce moule creux qui n'opère dans le temps et dans l'espace qu'un découpage flou, elle va pouvoir expérimenter à nouveau la littérature comme une réalité proprement culturelle et sociale. S'inspirant des *pratiques* de la sociologie (dominée par Durkheim) et de la psychologie collective (Blondel), elle entreprend de vastes études d'« idées », de « thèmes », de « mythes », de « croyances » et même de « rites ». Elle s'adresse à ce que l'on nomme alors la « mentalité et la sensibilité collecti-

(49) L'ouvrage de Folkierski (*Entre le Classicisme et le Romantisme*, P., 1925) était à cet égard révélateur. Il prouvait que le problème du « beau » qui n'intéressait guère jusqu'alors, passionne dès 1715 une multitude de philosophes européens qui, tout en ne se connaissant pas, le formulent et le résolvent en termes analogues. Agacé (troublé?), Mornet manifesta sa mauvaise humeur allant jusqu'à soutenir que la « description (de ces simultanités) ne sont nullement nécessaires pour une histoire exacte et instructive de chaque littérature nationale » [!]. (*Romanic Review*, 1927, cit. in Ph. VAN TIEGHEM, *op. cit.*, pp. 6-7).

(50) *Loc. cit.* (Ph. Van Tieghem, pp. 8-9).

(51) Sur ce point, cfr. J. POMMIER, « L'idée de génération » in *Conférences*, « Public. Ecol. Norm. Sup., sect. « Lettres », II », P., Droz, 1945, pp. 3-43. A notre connaissance, ce concept n'a fait l'objet d'aucune discussion récente. D'une manière générale d'ailleurs, l'histoire littéraire évite aujourd'hui toute discussion relative au triple découpage qu'elle opère tout empiriquement désormais dans l'espace, le temps et son objet lui-même. C'est pourtant là un de ses problèmes fondamentaux.

ves ». Elle évoque à la suite de Febvre et de Cassirer des « outillages mentaux » (épistémé, logique, psychologie) communautaires. Elle atteint à travers le lexique et la rhétorique d'une époque ses champs sémantiques et stylistique propres.

Cependant, si elle accepte quelques-uns des axiomes de la sociologie et de la psychologie, elle en refuse l'idéologie. Même s'il lui arrive souvent de ne plus traiter la littérature que comme un intarissable ramas de documents où toute subjectivité et toute forme se trouvent désagrégées, elle maintient au cœur de sa problématique, l'évidence du sujet — de l'auteur. Négligeant tout système parce qu'il tend à dissoudre le sujet, l'histoire littéraire se refuse à expérimenter de véritables modèles de relations entre l'écrit et l'écriture, la littérature et la culture. Elle retrouve donc, naturellement, la vieille pratique de l'*Historia Literaria*: celle des connotations éclectiques: elle décèle des analogies entre les contenus d'un code donné (la « littérature »), ceux d'autres codes (science, droit, etc.) et les valeurs de certains circuits (politique, économique, érotique, etc.). Mais elle n'atteint pas la fonction propre de ces codes et de ces circuits ni la signification précise de leurs contenus au sein d'un même espace culturel. Elle ne maîtrise pas le système harmonique des connotations qu'elle croit y déceler.

Dès lors, la Sociologie et la Psychologie qui expérimentent les modèles que récuse l'Histoire Littéraire s'emparent rapidement comme telles, du vide théorique ouvert par elle au sein de sa propre épistémé⁽⁵²⁾.

Entre une histoire littéraire qui refuse toute soumission à une idéologie et une histoire littéraire qui s'affirme comme l'expérience même d'une idéologie, l'affrontement était dès lors inévitable⁽⁵³⁾. La « nouvelle » critique dont l'unité, nous dit-on⁽⁵⁴⁾ réside dans sa relation à « l'une des grandes idéologies du moment », enrobe dans un égal mépris, sous le terme de « lansonnisme », toute expérience contraire du fait littéraire. C'est bien,

(52) Cfr. notamment sur ces points J. DUBOIS (« Statut de l'écrivain et conditions de la production littéraire » in *Problèmes et méthodes* (1974) cit., pp. 105-111) et Fr. PIRE (« Critique et analyse », *R.L.V.*, XLI, 1975, pp. 118-132). Ils nous dispensent d'en dire plus ici. Mentionnons cependant la mise au point de J.L. CABANES, *Critique Littéraire et Sciences Humaines*, Toulouse, Privat, 1974.

(53) Depuis la — trop — fameuse « querelle », l'Histoire Littéraire « universitaire » (?) s'efforce franchement de récupérer l'axiomatique de la « nouvelle critique ». (Cfr. *R.H.L.F.*, sept.-déc. 1970, « Méthodologies » et la préface de R. POMEAU). Si elle consent à ne pas expulser la problématique « lansonnienne », l'on ne saurait que s'en réjouir. Elle retrouve d'ailleurs ainsi l'espace de l'ancienne *Historia Literaria*.

(54) Cfr. *Les chemins actuels de la critique*, « coll. 10/18, n° 389-390 », P., 1968, p. 293. Les « idéologies » citées sont l'existentialisme, le marxisme, la psychanalyse et le structuralisme. Quelle confusion de niveaux ! Disons le clairement: l'existentialisme, qui expérimente le sujet — conscient — écrivain, en situation, n'appréhende pas autrement le fait littéraire que le « lansonnisme ».

